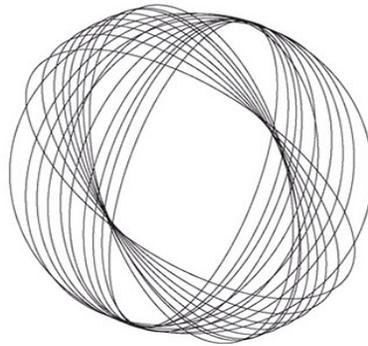


DU MONDE ENTIER

SARAH MEULEMAN

AIMEZ-MOI

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE)
PAR ISABELLE ROSSELIN



nrf

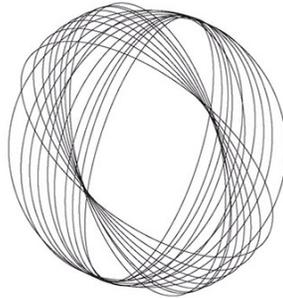
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

SARAH MEULEMAN

AIMEZ-MOI

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE)
PAR ISABELLE ROSSELIN



nrf

GALLIMARD

SARAH MEULEMAN

AIMEZ-MOI

roman

*Traduit du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin*

nrf

GALLIMARD

SARAH MEULEMAN, née à Gand en Belgique, est écrivaine, journaliste et scénariste. Elle vit actuellement à Amsterdam. *Aimez-moi* est son premier roman traduit en français.

ISABELLE ROSSELIN est traductrice du néerlandais et de l'anglais vers le français depuis une trentaine d'années, pour l'édition, la presse, l'audiovisuel et des organisations internationales.

À ma fille.
À ma mère.

Combien d'entre nous tiennent à ce que qui que ce soit parmi nous nous voie tels que nous sommes vraiment ? Le miroir n'est-il pas suffisamment hostile ?

JEANETTE WINTERSON

Une famille peut se montrer dangereuse de bien des façons.

ERNEST HEMINGWAY

PROLOGUE

Bruges, à l'époque

Après cette soirée, je ne danserai plus jamais, mais je ne le sais pas encore. Je suis allongée sur un tapis moelleux derrière le canapé ocre. Je regarde fixement le plafond, où un lustre scintille au-dessus d'invités qui, l'assiette à la main, approchent à petits pas d'un buffet avec des fromages coulants et des rangées de verres de vin. Je suis invisible. Je flotte, c'est à cause de l'alcool que je n'ai d'ailleurs pas le droit de boire.

Ting. Ting. Partout dans la villa Krekelhof, les verres tintent contre les verres, les petites fourchettes cliquettent contre la porcelaine. Tous les sons paraissent lointains et creux, comme si nous n'étions pas dans une salle des fêtes, mais au fond d'une gigantesque boîte à musique. La laine du tapis gratte mes épaules nues, un éventail de tulle est déployé sur mes jambes. Je tends mon pied et mes orteils. *Je fais des pointes.* Ce soir, je suis la ballerine qui trône au centre de la boîte à musique, la fillette fine comme une allumette qui fait indéfiniment des pirouettes.

Sous le canapé, je vois un bandeau de chevilles et de chaussures. La salle est bondée et même le bourgmestre est resté après la cérémonie. Sur une estrade basse, un groupe de reprises a suivi des yeux Margot vêtue de sa jupe rose quand elle a traversé la piste de danse déserte. Elle a poursuivi son chemin d'un pas décidé, avec cette démarche bien à elle, trop rapide pour la tenue qu'elle porte, ce qui n'a pas empêché les musiciens de la trouver magnifique.

Je ferme les yeux, j'écoute la musique, la pièce danse autour de moi et les brumes du champagne dans ma tête rendent tout encore plus magique. Je souris car j'ai onze ans et je suis persuadée que mon enfance se poursuivra pendant des années. Je me trompe. Dès que je me lèverai, tout va changer. Mais je ne le sais pas encore.

La plupart des invités ont un livre sous le bras, le sien. Ils parlent d'une voix stridente, rapide. Avec leurs vestons ajustés, leurs robes de cocktail et leurs petits sacs à main en forme d'enveloppe où on ne peut jamais rien glisser, ils aimeraient tous poser quelque part son chef-d'œuvre, bien sûr, mais personne n'ose le faire à proximité de l'écrivain. L'auteur de best-sellers. Papa.

« Aimée ! »

Debout à côté de moi, Margot me regarde en haussant les sourcils. Sa jupe rose est plaquée sur ses hanches fines, elle plisse le front. Elle n'a que seize ans, mais paraît bien plus âgée, surtout quand elle lance un regard très sévère comme maintenant.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

— Je suis allongée.

— Oui, c'est ce que je vois, je ne suis pas aveugle.

— Quelle soirée fantastique, tu ne trouves pas ? » dis-je rayonnante, étendue sur le sol, les brumes du champagne m'empêchant de trop me préoccuper de ce que Margot pense de moi, tant pis si elle me trouve mollassonne, puérile ou juste bizarre.

« Allez, lève-toi, mon poussin. »

Elle secoue la tête, agacée ou attendrie, je n'arrive pas à savoir. Et si maintenant je refuse de l'écouter, si maintenant je ne me lève pas, est-ce que tout se déroulera autrement ? Est-ce en mon pouvoir ? Puis-je écrire l'avenir, comme mon père dans ses livres ? Je me poserai ces questions des années plus tard, mais pour l'instant j'acquiesce d'un

signe de tête et je n'ai pas le moindre doute. Je l'écoute. À contrecœur, je me redresse et glisse mon verre sous le canapé.

« C'est du champagne ? » demande Margot en riant, ce qui fait apparaître des fossettes sur ses joues. Ma sœur est magnifique quand elle rit. « Viens, dit-elle. J'ai quelque chose à te montrer. » Elle me prend par la main et m'entraîne. La musique flotte encore dans ma tête, chaussée de mes pointes je trotte sur le tapis. Je sens la main chaude et rassurante de Margot. Nous nous dirigeons en froufroutant dans nos jupes roses vers la salle des fêtes où des portes-fenêtres en accordéon grandes ouvertes offrent une vue sur le gazon. De longs rais de lumière festive se prolongent jusque sur la terrasse, furetant, s'étirant, comme si l'on attendait encore l'invité de marque.

Il passe la soirée à dédicacer son livre, entre deux affiches de la couverture de son best-seller : *Le Coup de poing de l'amour*. Sur une table sont empilés des exemplaires de l'édition spéciale parue en l'honneur de la remise de la grand-croix de l'ordre de Léopold par le bourgmestre ce soir. Couverture rigide, lettres dorées. Titre en plus petits caractères que son nom.

Les gens se bousculent autour de la table et papa prend nonchalamment la pose à côté d'une femme en robe moulante qui s'écrie *cheese !* et se penche en avant avec enthousiasme, son ourlet remontant juste en dessous de ses fesses, qu'un homme debout devant moi examine par-dessus son verre de champagne.

Papa passe les doigts dans son épaisse chevelure brune, serre la main de la femme à l'ourlet grimpeur et joue de son charme. Il n'est pas assis derrière la table car papa ne s'assoit jamais. *S'asseoir est une faiblesse*, dit-il toujours. Il pose une chaussure luisante sur une chaise, signe son best-seller sur son genou et se livre à des plaisanteries pleines d'esprit.

Margot et moi, debout à côté d'une horloge, regardons les assistants de l'éditeur s'agiter et se dépêtrer avec la monnaie et les billets. Ma sœur appuie son menton sur mon épaule et montre papa du doigt.

« À ton avis ? C'est encore *lui* ? » demande-t-elle, et je sais ce qu'elle veut dire.

Je regarde les mains de papa, ses doigts qui tiennent le stylo, sa lèvre supérieure étroite balayée par sa moustache, et je regarde ses yeux, surtout ses yeux, parce qu'ils révèlent tout.

« C'est encore lui, dis-je d'un ton décidé.

— Non, tu te trompes.

— Ah, tu en es sûre ? »

Elle hoche la tête.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? me demande-t-elle.

— Il y a d'autres personnes ici, Margot. Alors ce n'est pas dangereux.

— Ce n'est pas toujours vrai. »

« Regardez qui est là ! » s'écrie papa en écartant les bras.

L'idée qu'il nous a vues me traverse l'esprit, puis je reconnais la jeune fille en robe bustier violette qui s'approche de lui d'un pas léger. Elle porte des ballerines à petits talons, ce qui lui donne une démarche dansante, comme si elle sautillait dans une comédie musicale, s'appêtant à entonner à tout moment la chanson d'une sémillante gouvernante ou d'une jeune amoureuse sous une tonnelle autrichienne.

Papa rayonne, comme dans une comédie musicale lui aussi, et ouvre encore plus grands les bras. Il a l'expression qu'il a toujours quand il regarde la jeune fille : cet air étonné, ravi, comme s'il la voyait pour la première fois. *Someone, older and wiser*. Je sens le menton de Margot se figer, les muscles de son cou se tendre comme ceux d'un cheval de course.

« Laisse tomber, Margot. »

J'ai essayé de le chuchoter avec conviction. Je voudrais l'entraîner en direction de la piste de danse, en tout cas loin d'ici. Mais Margot n'a aucune intention de partir. Elle tient à regarder papa saisir en haut de la pile un des exemplaires de son livre, *Le Coup de poing de l'amour*, et le lui dédicacer. *Pour Daphné*, écrit-il. Ou peut-être : *pour ma Daphné*. Elle veut voir Daphné lire ses mots et rougir, venir se tenir, radieuse, à côté de lui pour la photo tandis qu'elle prend fièrement la pose, presque dans les bras élastiques de l'auteur.

« Il la trouve chouette, dis-je d'un ton léger. Il n'y a pas de mal à ça.

— Plutôt ordinaire pour une chouette fille », dit-elle d'un ton amer.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Papa trouve Daphné chouette. Moi, je trouve Daphné chouette. Même maman trouve Daphné chouette. Au fait, est-ce que maman est déjà arrivée ? Elle était censée venir plus tard, mais elle devrait être ici maintenant. Je regarde autour de moi. Pas loin de la table de papa, à côté d'une fausse plante d'intérieur luisante, maman parle avec le bourgmestre et sa femme. Elle est resplendissante et réussit de manière exemplaire à faire croire qu'elle se préoccupe des autres, alors qu'en réalité elle se préoccupe de papa. Toujours.

« Margot ! »

Une femme carrée aux cheveux roux portant un boléro à paillettes fonce sur nous et étreint Margot en l'écrasant contre elle. Ma sœur plisse les paupières et serre les lèvres comme si elle venait de goûter quelque chose d'acide.

« C'est moi, Nicole ! dit la femme. J'ai entendu dire que tu marches sur les pas de ton père ! Premier prix, *chapeau**¹ ! »

Ma sœur acquiesce poliment et je suis certaine que nous ne savons ni l'une ni l'autre de quel premier prix parle Nicole, parce que Margot

a entre-temps obtenu toute une série de premiers prix pour ce qu'elle écrit. C'est plutôt fatigant. Moi aussi j'écris, mais elle mieux que moi.

Tout le monde s'attend à ce que ma sœur veuille devenir écrivaine plus tard, comme son père célèbre. Elle n'en a pas envie, je le sais. Elle veut faire des études de médecine, pour être utile au reste du monde. Ce serait généreux, dit-elle, pas gratuit, autrement dit inutile, comme quand un écrivain figole un livre. Ce sens de *gratuit*, c'est elle qui me l'a appris et je m'en sers souvent, parce qu'il y a beaucoup de choses dans la vie qui sont gratuites. Mais pas l'écriture. Je n'ai pas le même point de vue que Margot là-dessus, donc je n'en parle pas.

« *Magnifique** », roucoule Nicole.

Margot reste silencieuse, contrairement à d'habitude. Elle se force à sourire.

Je lui demande, en prenant exprès une voix de gamine, prête à tout pour libérer ma sœur de cette situation tendue : « On n'était pas censées danser ? »

Margot n'aime pas danser, je le sais, mais ce soir je veux la voir virevolter dans cette jupe rose sur la piste de danse, voir briller ses cheveux bruns sous la lumière disco et apparaître un sourire satisfait sur le visage de cette jeune fille enjouée et accomplie.

« Et toi, qui es-tu ? demande Nicole en me lançant un regard de côté.

— Je suis Aimée. » Elle continue de me fixer. « Sa sœur.

— Ah, dit-elle. Tu écris toi aussi ?

— Non. Allez viens, Margot. »

Je prends la main de ma sœur pour l'entraîner vers la piste de danse déserte où le groupe est visiblement enchanté de son arrivée. Ce n'est pas l'effet de mon imagination, mais la réalité. Je vois leurs yeux la fixer, leurs regards fébriles quand Margot commence à danser de tous ses membres gracieux. Margot est un papillon. Pas moi. Je suis

potelée, je n'y peux rien. Maman dit que, si je suis grassouillette, c'est que je suis encore un bébé, et que je m'affinerai en grandissant. Je ne voulais vraiment pas mettre cette jupe rose. Sur Margot, le tissu tombe avec souplesse, mais sur moi, tout est un peu serré, si bien que mon ventre déborde de l'élastique comme un cupcake. Ce n'est pas agréable à porter, mais nous le faisons pour maman qui aime bien voir ses filles habillées avec la même jupe de tulle. Nous nous sommes maquillées toutes les trois ensemble, nous avons mis le même mascara et le même blush. Dans cet uniforme rose, nous sommes encore plus son troupeau : les filles qu'elle a mises au monde, qu'elle élève tandis que lui gâche tout. Mais non. Ça, je ne le comprendrai que bien plus tard.

Les lampes disco me suivent, j'ai envie de disparaître dans la chaude ivresse de la lumière et du son. Je suis presque adulte quand je danse. Une heure plus tard, je suis toujours en train de danser, Margot a arrêté depuis longtemps. La piste de danse commence à être remplie. Devant moi, un garçon se balance. Il porte un costume qui lui donne l'air plus âgé qu'il ne l'est. Il me sourit et approche. Son bras touche le mien, ce qui me fait sursauter, mais je parviens plus ou moins à le dissimuler. Il tend la main et la pose précisément sur le renflement de cupcake au-dessus de ma jupe. Je rougis, ma peau se réchauffe sous sa main, je n'ose pas le regarder. Je sais qu'il a une masse de boucles brunes et, au-dessus de sa lèvre, quelque chose qui ressemble à une moustache. C'est l'un des garçons populaires de l'école et j'ai toujours cru qu'il était amoureux de Margot. Je continue de danser tandis que ses doigts glissent sous l'élastique. Des doigts froids qui me chatouillent le bas du dos, touchent des milliers de poils fins. Tout fourmille. Pourquoi ce garçon fait-il ça ? Avec moi ? Il ne me voit pas bien, c'est sûr, sous ces lampes disco. Ou il pense que je suis Margot. Oui, ça doit être ça, il s'est trompé à cause de la jupe ! Il fait sombre et il est tard. Mais pas si sombre, tout de même ?

Brusquement le garçon retire sa main et s'en va. Au bord de la piste de danse, il se retourne et me sourit. Sans hésiter, je le suis, même si je ne sais pas pourquoi. Je pense au joueur de flûte de Hamelin. Les jambes de son pantalon étroit sont remontées et je remarque des bananes sur ses chaussettes. Nous sortons en silence, marchons sur le gazon, contournons la villa Krekelhof en direction de la rue. Maman ne serait pas d'accord que je sois ici dans la rue ; dans le noir, tard le soir. Mais soudain, cela n'a pas d'importance.

Le souffle coupé, je suis le garçon en marchant sur les pavés, nous longeons les voitures garées. Il s'arrête près d'un petit parc rond, silencieux et désert. En bordure du parc s'élève une chapelle dans laquelle une Vierge prie avec à ses pieds une rangée de bougies de neuvaine allumées. Je sens la chaleur. Je le suis, à deux centimètres au-dessus du sol. Mon cœur bat si fort qu'il doit sûrement l'entendre.

Il s'appuie contre un arbre et je viens me tenir à côté de lui. Il passe sa main droite dans ses cheveux, tout se déroule très lentement. Il se lèche la lèvre inférieure. De près, il a l'air bien plus âgé que sur la piste de danse. Sa langue qui passe sur ses lèvres a quelque chose de laid. Je ferme les yeux. Les ouvre. Les referme. Qu'est-ce qu'on vient faire là, au juste ? Sa lèvre inférieure est humide. Soudain, il me demande si j'ai envie d'être ici. J'entends mon nom.

« Qu'est-ce que tu dis ?

— Je n'ai rien dit, répond-il.

— C'était qui alors ?

— Comment ça ?

— J'ai entendu quelque chose.

— Il ne faut pas avoir peur.

— J'ai entendu mon nom.

— Je ne connais même pas ton nom, dit-il. Est-ce que ça a de l'importance ? »

Pourtant, j'entends distinctement mon nom et, au loin, je vois une chose filer entre les arbres, comme si elle avait peur d'être vue. Mais quand je me mets sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus son épaule, je ne vois que la Vierge avec ses bougies rouges, et un peu plus loin un homme en imperméable qui promène un chien-saucisse.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demande le garçon d'un ton agacé, il a l'air en colère tout d'un coup et son attitude n'est plus du tout chaleureuse. « Tu n'as plus envie ?

— Je ne sais pas. J'ai vu quelqu'un. »

Il soupire. J'entends un bruissement.

« Là-bas ! dis-je en pointant du doigt la chapelle. Ça vient de là !

— Mais c'est la Vierge, bordel. Tu crois encore aux contes de fées ?

— Désolée. J'ai onze ans, dis-je, comme si c'était une excuse ou une raison.

— Onze ans », répète le garçon. Il crispe sa lèvre supérieure, caresse de l'index son semblant de moustache, rit et se retourne. Stupéfaite, je le vois s'éloigner dans la rue. Il secoue la tête tout le long du chemin, comme s'il n'en revenait pas d'avoir été si bête, d'avoir pu commettre une telle erreur. L'erreur, c'est moi.

Il fait sombre. Encore plus sombre tout à coup. Je m'appuie contre l'arbre, je ne sais pas trop quoi faire. De l'autre côté, l'homme en imperméable m'épie, puis s'intéresse de nouveau à son chien qui pisse contre un poteau. Je détourne vite le regard.

Il fait frais. Je sais ce que Margot dira tout à l'heure quand je lui raconterai : *tu recommences à te faire des idées, mon poussin. Ce que tu es allée te mettre dans la tête, ce n'est pas la réalité.* La plupart du temps, elle a raison. Mes chaussons me font mal, tellement j'ai dansé. Je les retire.

Comme je n'ai pas encore envie de rentrer, je reste debout devant la Vierge. Je regarde fixement les bougies de couleurs vives à travers

un fin entrecroisement de barreaux torsadés entre lesquels sont coincées des prières. Je n'ose pas les lire. Elle a quelque chose de triste, Marie. Toujours. Elle a presque toujours la tête inclinée, même quand elle ne regarde pas Jésus. *Pleine de grâce*, est-il écrit en lettres argentées sur le mur blanc. A-t-on cette expression quand on est pleine de grâce ? Est-ce qu'on a la tête inclinée ? Je ne connais personne qui marche la tête inclinée. Sauf maman, parfois.

« Aimée... » Mon nom. À voix haute et intelligible. Non, je ne me suis pas fait des idées. Je regarde farouchement autour de moi, sans voir personne. Je me retourne vers la statue silencieuse de la Vierge. Je ne suis pas folle. J'ai beaucoup d'imagination, mais je ne suis pas folle.

« Aimée... » Encore une fois. La voix vient de plus loin, de derrière la chapelle en pierre. Prudemment, les pieds nus sur l'herbe, je fais le tour de la chapelle. Dans l'obscurité, devant la porte en acier derrière Marie, je la vois plantée là.

Elle est nue. Ses bras pendent de chaque côté comme des branches mortes. Sa peau est couverte d'éraflures. La lumière rouge d'une veilleuse lui éclaire les épaules. Dans son poing gauche, elle serre une robe violette.

« Daphné ?

— Aide-moi », dit-elle et je vois à présent le sang couler le long de son pubis, sur ses cuisses. Des lignes épaisses, d'un rouge intense. Je veux dire quelque chose mais je n'ai plus de voix. Il ne me vient qu'une chose à l'esprit : papa. Papa doit nous aider.

Mais Daphné ne sera pas aidée. Daphné disparaîtra ce soir-là sans laisser de trace. Je serai inquiète, mais aussi courageuse et ferai tout mon possible. Dans dix minutes, je monterai dans une voiture qui aura un accident. Dans une demi-heure je perdrai tout ce qui m'est cher.

Mais je ne le sais pas encore.

1. Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

PREMIÈRE PARTIE

Le #momentAimée

Amsterdam

AIMÉE

300 K followers

« C'est fini.

— Déjà ?

— Tu n'écoutes pas.

— Si j'écoute, Mo. C'était déjà fini. »

Des lamelles de betterave sur des raviolis aux truffes. Une assiette, un verre. Il faut regarder des choses appétissantes. Pas lui.

« Maintenant, je vais vraiment arrêter, complètement. Pas seulement pour nos amis, Aimée, mais pour la galerie.

— La galerie », je répète le mot parce que je le trouve ridicule. « Pas de problème », dis-je en regardant fixement la longue table que j'ai photographiée hier à l'occasion de notre dîner anniversaire virtuel. La scène était magnifique : deux assiettes en porcelaine vintage avec un repas préparé par le chef du restaurant Rijks à Amsterdam et du vin rouge reçu de nos amis dans le sud de la France. Et bien évidemment, une citation d'une influenceuse avant la lettre, Virginia Woolf : *On ne peut bien penser, bien aimer ou bien dormir, si on n'a pas bien dîné.*

Je n'en ai pas goûté une seule bouchée, car après la photo et la légende, tout avait refroidi. À présent, les lamelles de betterave

pendent mollement sur les raviolis, les serviettes se sont desserrées autour des couverts et le vin rouge a une odeur aigre.

« C'est quoi, ça ? » demande-t-il, en montrant cette nature morte qui soudain semble représenter mon plus profond désir. Exposé sous son nez.

« Une table.

— Non, dessus.

— Une photo. Pour Instagram. Notre anniversaire, hier. On est supposés être ensemble depuis un an.

— Aimée...

— Tu as dit que je pouvais continuer à poster. Pour ma carrière.

— Ta carrière, soupire-t-il. Depuis tout ce temps, je n'ai jamais voulu y participer.

— Nous n'avons été ensemble que six mois, Mo. »

Mais il a raison. Mohammed, originaire de Twisk, n'était même pas un acteur, mais un accessoire, le figurant parfaitement sélectionné : le sportif connu qui s'est glissé entre les draps de l'influenceuse à succès. Nous vivions une histoire que nous partagions avec le reste du monde et qui ne pouvait donc plus être la nôtre. Image après image, nous cédions tout. Nous n'arrivions même plus à passer des soirées tranquilles sur le canapé en écoutant de la musique et en buvant un verre de vin parce que après cinq séances de détente instagrammées il a commencé à éviter le canapé aussi.

« Tu savais que ça allait se terminer », dit-il. Je secoue la tête, mais je le savais. Depuis l'Italie, quand nous avons pris l'avion pour Venise aux frais d'une marque de lingerie. Dans un palais au bord de l'eau avec des gondoles qui passaient et des rideaux transparents, soufflés par le vent, qui gonflaient à l'intérieur comme des bulles de savon, il a commencé à protester : « Je ne veux plus me lever à cinq heures du matin parce que la place est vide à ce moment-là, je ne suis pas ton

esclave d'Instagram ! » Deux semaines après, il rompt. Et maintenant, six mois plus tard, pour la galerie.

J'ai été bête. Au fil des mois où nous ne nous sommes pas vus, j'ai posté des photos de notre appartement rempli de bougies, de lumières tamisées et de coussins ; de fêtes inoubliables où d'après les légendes nous étions ensemble ; de notre dîner d'anniversaire formidable. Parce qu'en tombant sur ces images il changerait peut-être d'avis et rassemblerait son courage pour liker un de mes posts et moi, j'aurais une excuse pour afficher un pouce levé et lui demander de ses nouvelles. Et si on se voyait ? En souvenir du bon vieux temps ? Un petit café ? Un verre de vin, peut-être ? Ça ne s'est pas passé de cette manière. Mes posts, au lieu de compenser une réalité indésirable, se sont traînés derrière les faits comme un enfant geignard.

Je demande à Mo comment il voit les choses et il répond qu'il ne voit rien, qu'il a quelqu'un d'autre et qu'il veut pouvoir marcher avec elle dans la rue sans que des inconnus lui adressent la parole. Il veut retrouver sa liberté et je comprends ce qu'il veut dire.

« J'ai besoin de temps, dis-je. Pour assimiler cette nouvelle – sur mes *socials*, je veux dire. »

Parce que je ne sais absolument pas comment raconter ça à mes trois cent mille abonnés, pour qui notre relation éclatante n'a pas une égratignure. Il va falloir que je monte l'info en épingle pour la transformer en Grand Choc, je vais jouer les victimes et faire de Mo un monstre. *Comment a-t-il osé ? Sans prévenir ? Coucher avec une autre ?*

« Pas moi.

— Comment ça ?

— Je n'ai pas le temps. C'est fini. Ce n'est pas juste.

— Pas *juste* ? » Ma voix se casse. « Qu'est-ce que tu ne trouves pas *juste*, exactement ? Alors que tu viens ici l'air de rien m'annoncer que

ma carrière est peut-être foutue ?

— N'en fais pas tout un plat, Aimée.

— Allez, tire-toi, dis-je. Emmène ton cabot frétiller ailleurs !

— Ce n'est pas...

— Wouf ! »

J'aboie, mais je me sens faible. J'ai honte. Comme les chiens qui aboient fort, je ne suis pas fâchée, mais j'ai peur. Encore un autre de perdu. Je n'arrive pas à les garder, ça se passe bien un moment puis soudain c'est fini. Le cabot, c'est moi.

Mo me regarde et forme un T avec ses mains, un signe dont nous avons convenu il y a longtemps. Un T. Pour apaiser chaque dispute. Pour l'apaiser, mais pas la désamorcer.

« Je t'apprécie comme amie, dit-il. Mais ça, ce n'est plus vivable. Aux yeux du monde extérieur, nous sommes encore ensemble, nous vivons heureux tous les deux ici, il y en a même qui font des pronostics sur un bébé. »

Le bébé. Et c'est lui qui aborde le sujet.

« Je n'ai jamais parlé d'un bébé, dis-je en chuchotant.

— Tu as posté une photo de trois bonnets identiques : deux grands et un petit, avec une citation de je ne sais plus quelle auteure sur la maternité. On ne peut pas être plus suggestif !

— Je n'ai jamais parlé de bébé à mes followers.

— Aimée, il n'y a pas un seul jour sans que ce bébé virtuel apparaisse dans mes mails et mes applis. Même les voisins me posent des questions.

— *Ce bébé* », je répète, blessée, parce qu'il semble trouver le sujet futile, une poussière sur la rétine à retirer le plus vite possible en se frottant l'œil.

« Il n'y a *pas* de bébé, Aimée. »

Non, même si ç'aurait été génial pour faire marcher le business. Chantal avait été enthousiasmée par le concept : un bébé né de l'amour générerait une flopée de nouvelles *collabs*. Seulement voilà : le bébé en était à la phase conceptuelle, la conception ne s'était pas concrétisée.

« Et d'ailleurs, dit Mo, comment ma petite amie vit tout ça, tu y as pensé ? »

Si j'ai pensé à ce que ressent sa petite amie ? J'ai envie de rire, mais quelque chose craque, une douleur intense m'éclanche la jambe. Par réflexe, je me retourne, trop vite. Je fais de grands moulinets avec mes bras, ma main touche un verre de vin qui se renverse sur le tapis. J'agrippe fermement la table, pousse un juron et là je sais : autrefois, il se serait approché, m'aurait regardée avec compassion et on se serait réconciliés. À présent, il reste planté là à me fixer d'un air résigné. C'est fini.

« Je ne partirai pas avant que tu me dises que tu m'as compris, Aimée. » J'acquiesce. J'ai compris. « Parfait. Ça m'est bien égal, la manière dont tu vas présenter les choses sur tes *socials*, j'espère que c'est bien clair, OK ? » Il tourne les talons et s'en va.

Je me dirige vers la porte et la claque. Les verres du vitrail tremblent. J'appuie mon épaule sur le bois, mon oreille contre le verre, et j'écoute le martèlement des talons de Mo sur les marches de l'escalier, toujours plus lointain et étouffé, jusqu'à ce que les impacts ne soient plus qu'un cliquètement qui finit par disparaître. La fin d'un bruit. J'ai si souvent entendu ces mêmes pas dans l'escalier, sans y faire particulièrement attention. Maintenant j'en reconnais le son. Le bruit d'une fin.

Les fins sont traîtresses parce qu'elles vous renvoient toujours au début. Nous étions si heureux dans cet appartement haut de plafond, avec son carrelage noir et blanc, ses fenêtres impossibles à obscurcir et

son balcon donnant sur le pittoresque Lauriergracht. Nous l'avions loué ensemble, l'endroit idéal pour un nid d'amour dont le contenu moi-aussi-j'en-ai-envie exploserait sur l'écran du smartphone. Nous avons profité pendant deux mois de notre nid puis l'oiseau s'est envolé.

Il n'avait pas beaucoup d'affaires. Moi encore moins. La maison est pleine, mais rien ne m'appartient vraiment. Ni le plan de travail en pierre avec les hautes chaises brillantes, ni les placards intégrés ou l'imposante rangée de casseroles suspendues, ou le Chesterfield plus grand que nature en cuir beige aux charmantes déchirures, ou les peaux de mouton, les plantes grasses et les petits tapis couleur pastel. Tout dans cette maison est le résultat d'un troc contre de belles images. Tout a bazardé son âme en échange de likes.

Je m'effondre sur le canapé et regarde droit vers la lumière du jour, qui me pique les yeux. J'aime cette lumière parce qu'elle est pure et n'appartient à personne. Idéalement, je serais restée assise pour voir cette lumière s'atténuer d'heure en heure, de minute en minute. Mais ce n'est pas possible, je suis attendue quelque part, comme toujours : une inauguration, un gala caritatif, un défilé de mode.

Chaque jour, les marchandises affluent, des cartons entiers. Je leur ai consacré une pièce où Chantal a conçu un système d'étagères et de données, afin que chaque expéditeur obtienne une réaction à temps. Le contenu des cartons est toujours flambant neuf, envoyé directement de l'usine à l'influenceuse avant même d'arriver dans les boutiques. Quotidiennement, je pousse des colis de la porte d'entrée vers la pièce aux cartons. Chantal les déballe, elle s'en réjouit. La nouveauté ne m'a jamais vraiment attirée. J'aime les toasts rassis, les pulls favoris qui n'en finissent plus de godailler, les voitures d'occasion aux pare-chocs cabossés, les verres français vintage.

Je m'agenouille avec précaution pour extraire les bouts de verre du tapis berbère blanc qui ressemble à un mouton ensanglanté. Nous l'avons acheté au Maroc à un homme qui tenait un étal au bord d'un sentier sableux et n'avait jamais entendu parler d'Instagram, mais qui a gentiment posé une demi-heure avec nous. De manière totalement déplacée, Mo a passé paternellement un bras autour de ses épaules. L'homme continuait de sourire à l'objectif, encore plus longtemps que j'y parvenais moi-même. Il nous prenait sûrement pour des idiots. Peut-être avait-il raison.

Amsterdam

AIMÉE

300 K followers

Je suis en retard. Vêtue d'un smoking blanc qui lui sied à merveille, Chantal se dirige vers moi. Finalement, de nous deux, c'est elle qui aurait dû être l'influenceuse, cela aurait été plus logique. Je me faufile en passant à côté d'un mannequin aux abdos en tablette de chocolat qui ne porte qu'un Speedo et des claquettes de luxe et passe sa soirée à faire des petites croix sur un iPad. Il me voit et me reconnaît, je poursuis mon chemin.

La musique est assourdissante et la piscine déborde d'invités qui baignent dans l'argent, les stupéfiants, le succès : tout ce qui a de la valeur dans le décor shabby chic de ce bâtiment Art déco vacant où on lance une ligne de bijoux haut de gamme. Clic. Clic.

Le jeu commence. Tout le monde en connaît le but et chacun y participe de manière exemplaire : le carrelage en mosaïque brille sous l'éclairage festif, la pataugeoire a été transformée en bar à cocktails, près des douches trois maîtres nageurs coiffés de toques de cuisinier servent des demi-homards fumés, on danse sous les lampes écarlates au-dessus d'une piscine vide où les lueurs rouges rappellent une couveuse. Des vidéos, des photos sont prises sans interruption, car tout l'intérêt est là : il faut être vus, par des yeux qui comptent vraiment.

Inoubliabiliser la soirée à l'aide d'un smartphone : le regard suprême. Taguer et réseauter. Multiplier les likes et les followers comme des Gremlins dans de l'eau douce. *Bright light !*

Chantal pointe le doigt vers mon poignet, d'un air affolé : « Il est où ? » Je ne comprends le problème que maintenant : dans la précipitation, j'ai oublié mon bracelet à la maison. La seule contribution exigée : porter un bracelet. Même à ça, je n'ai pas pensé. Les choses m'échappent et Chantal le sait. « Comment t'as pu ? » demande-t-elle en secouant la tête. « Attends-moi ici, dit-elle. Je vais en dégoter un nouveau. Bouge pas. » Elle s'éloigne, exaspérée.

Je m'appuie contre un pilier et regarde fixement un DJ qui mixe pendant qu'une chanteuse improvise. Perchée sur des hauts talons, une blonde éblouissante distribue de petits bavoires. Je n'ai jamais rêvé de ça. Il m'arrive encore de me sentir étrangère à ce milieu, alors que j'en fais partie depuis des années. J'en suis actrice. À contrecœur.

Je ne comprends pas la nouvelle Aimée, a dit Margot une fois, comme si elle parlait d'un chiot mouillé récupéré dans un refuge. Je me suis sentie blessée. Ma sœur fait mine de ne rien comprendre à mon succès, alors qu'elle sait mieux que quiconque comment c'est arrivé. Peut-être qu'elle ne veut pas que j'aie du succès. La fille prometteuse, c'était toujours Margot.

« Comment as-tu pu oublier une chose pareille, Aimée ? Sérieusement ! »

Chantal s'affaire avec un écrin dont elle finit par extraire un bracelet étincelant.

« Mo, dis-je. Il est venu à la maison. Il veut qu'on arrête. »

Chantal lève les yeux, la bouche crispée. Elle est agacée, mais prétend le contraire.

« OK, dit-elle. Aucun problème. Nous allons réfléchir à Mo, mais pas maintenant. Viens, je vais t'aider. »

Ses doigts graciles referment avec un déclic le bracelet. Il est trop serré. Je le trouve laid.

« Je ne suis pas d'humeur, Chantal, je ne peux tout de même pas faire la fête maintenant, pas avec Mo et tout ce qui s'est passé.

— Oh, Aimée, il se passe tant de choses. Et je ne connais personne qui soit capable de déformer la réalité aussi élégamment que toi. Fais appel à ton imagination ! » Elle me tapote deux fois l'avant-bras et agite la main : « *Do your thing !* » Je pense aux taxis à qui on dit de se débrouiller.

Flânant à travers la foule, je vois des visages qui me sourient en hochant la tête. Je leur réponds en hochant la tête moi aussi et me mets en quête du bar, en évoluant dans ce biotope bourdonnant de la nouvelle Aimée, l'univers étourdissant où elle s'aventure chaque jour. Cela n'a pas été un choix, non, la nouvelle Aimée est survenue par accident, une tirade furieuse, filmée en pleine nuit par quelqu'un qui n'avait pas le droit de le faire.

Saul venait d'avoir soixante ans et, tandis que la zone linguistique néerlandophone y consacrait toute son attention, j'essayais d'oublier son anniversaire du mieux possible. Cette nuit-là, je déambulais d'un club à l'autre à Amsterdam et quand, à la fermeture du dernier, je me suis retrouvée en robe courte trempée de sueur dans la rue, quelqu'un m'a demandé ce que je pensais de mon père célèbre qui aujourd'hui fêtait son anniversaire. J'étais ivre et j'ai répondu.

Deux jours plus tard, la VRT, l'organisme de radio et télédiffusion flamande, diffusait une émission en direct avec Saul comme invité d'honneur. *Et maintenant quelque chose de très spécial*, a dit l'aimable présentateur, *si vous voulez bien regarder votre écran, monsieur Mertens*. L'image d'une jeune femme en robe courte dorée devant l'entrée d'un club est apparue. Elle s'était appliquée cette fois-ci, en restant particulièrement longtemps devant son miroir : rouge à lèvres

rouge vif et paillettes sur les yeux. Il bruinait cette nuit-là, les pavés brillèrent sous la pluie. La jeune femme avait une démarche chancelante, instable. Ses mouvements ressemblaient à une danse, triste mais fascinante. *Ascenseur pour l'échafaud**. Elle s'est dirigée vers la caméra et, quand elle a commencé à parler, son regard dévorait l'objectif.

Ce que je pense de mon prétendu père ? Qu'il peut aller se faire voir, là-bas en Flandre, avec son soi-disant chef-d'œuvre, ses personnages éculés, ses petits mecs rancuniers entre deux âges, si maussades, si blasés, qui se cherchent dans un monde où les femmes ne sont là que pour baiser ou enfanter et, dans certains cas, les deux. Moi je dis : *fuck it ! Fuck* son succès qui n'existe que grâce à d'autres hommes entre deux âges qui, comme par hasard, font la pluie et le beau temps dans ce paysage littéraire prétendument multicolore, mais en fait blanc et gris et prévisible et étouffant et hypocrite. *Fuck* son cynisme ras des pâquerettes et uniforme et son sarcasme qui passe pour une profonde compréhension de l'âme humaine. Tu sais ce qu'il fait avec les femmes dans sa vie ? Exactement ce qu'il fait avec elles dans ses romans : il les engloutit. Il les consume. Il se promène en criant : « Je veux baiser quelque chose ! » Et les autres écrivains rient et le trouvent fantastique car ses textes sont à l'origine d'une existence littéraire passionnante. Mais je ne suis pas un auteur, je suis sa fille. Et je dis : dégage, toi et tes perles misogynes ! Je te connais depuis ma naissance, toi et ta clique d'écrivains m'as-tu-vu, et je vais te dire une chose : je ne suis pas une pute et tu n'es pas un héros. Tu ne vaux rien. Tu sais très bien ce que tu es. Je le dis ? Et si je vendais la mèche ? Un écrivain médiocre bordel !

Une heure plus tard, la fête dans la piscine est à son comble, partout on danse. Le carrelage de la piscine est jonché de verres vides, de barquettes de frites en carton éclaboussées de mayonnaise et de restes de homard. Entre deux palmiers, je commande un double Moscow Mule que j'aspire bruyamment comme de la limonade. Peu importe qui le voit, nous buvons tous trop.

Avec lassitude, je prends la photo obligée du cocktail avec le bracelet autour de mon poignet. L'image est d'un ennui, mais avec le bon filtre, il y a toujours quelque chose à en tirer. *C'est l'espace entre un événement et sa restitution*, dit Chantal, *qui constitue notre terrain de chasse*.

Je me dirige vers un petit banc étroit à côté de la piscine où autrefois de fiers parents s'asseyaient pour voir leurs enfants faire leurs premiers sauts dans le grand bain avec leurs bras serrés dans des brassards gonflables, ou obtenir leurs diplômes de plongée, sous des applaudissements de soulagement. À présent, le bassin est rempli d'une foule dansante, tourbillonnante, qui se balance et transpire. Et je participe. Je glisse au-dessus de la piste de danse comme un colibri fou, bats des ailes en effleurant des crânes, des aisselles, des bras et des visages luisants, volette à toute vitesse, sens le rythme, deviens la mélodie.

Un cinéaste du nom de Serge, qui tourne des documentaires sous-marins, est assis à côté de moi. Cela fait déjà une demi-heure qu'il essaie d'engager la conversation. Il parle d'animaux marins, de combinaisons de plongée et de l'importance du plancton. Je marmonne de temps en temps une réponse. Il ne comprend pas que je suis en train de danser.

« Tu as de beaux yeux », dit-il.

Il se glisse un peu plus près sur le banc, se penche en avant et approche ses lèvres de ma bouche. Je le regarde.

« Toi, tu es lisse et visqueux.

— Visqueux ?

— Avec ton plancton et tes pingouins. »

Je pose une main sur sa poitrine pour le tâter ou le repousser.

« Il se trouve que les pingouins sont des animaux très intelligents.

— Très certainement.

— Sensibles, aussi.

— Ils ne savent même pas voler, alors qu'ils ont des ailes.

— Et toi tu ne danses pas, alors que tu as des jambes.

— Mais si. »

Il sourit et, brusquement, en une seconde qui s'étire, il introduit sa langue entre mes lèvres. Je la laisse remuer, humide et avide, dans ma bouche. Je ferme les yeux. Il baisse la fermeture de ma combinaison pour en ouvrir le col, embrasse le liseré en dentelle de mon soutien-gorge. Il me tâte la taille, fait glisser ses doigts sur mes cuisses vers le bas et s'immobilise. Ses mains se figent.

Je vois qu'il cherche ses mots parce qu'il sent à la hauteur de mon genou quelque chose qui ne devrait pas être là. Ou parce qu'il ne sent *pas* quelque chose qui devrait y être. Il est difficile de désigner un handicap. Les plus beaux parleurs se mettent à bégayer quand il est question de ma jambe, soudain ils veulent prendre des précautions, dire ce qu'il convient, enrober leur langage, choisir leurs mots avec des pincettes. Ils ne se rendent pas compte qu'en faisant cela, ils gâchent tout.

Je tends la jambe et relève l'ourlet droit de ma combinaison pour qu'il voie la tige en titane, la cheville mécanique dépassant de ma basket, la prothèse fixée à mon moignon sous ma combinaison de styliste. Mon semblant de jambe.

« Alors c'est toi, dit-il étonné. Cette influenceuse unijambiste qui a traité son père de sexiste à la télévision.

— Je ne suis pas sûre.

— Mais si, j'ai vu la vidéo : tu étais déchaînée, tu as dit de lui que c'était un écrivain raté. » Je prends une profonde inspiration. Toujours cette vidéo qui resurgit, le #momentAimée. Un fragment de ma vie au fond sans importance qui a pourtant tout changé définitivement. Je ne peux pas revenir en arrière. Le #momentAimée a fait celle que je suis devenue. Ma tirade en état d'ivresse, la célébrité de mon père, la jupe ultracourte exposant ma jambe en titane sans vergogne. Qui sait pourquoi l'information est virale à présent, quelle corde postmoderne la vidéo a-t-elle touchée ? J'ai gagné des followers. Je me suis fait connaître. Soudain j'étais cette influenceuse. Cela me plaît. Cela me dégoûte. Si le #momentAimée n'avait pas existé, Serge et moi serions toujours en train de nous embrasser maintenant ; si le #momentAimée n'avait pas existé, personne ne saurait qui je suis. Peut-être que j'existe seulement depuis le #momentAimée.

Serge tripote sa ceinture et hésite à coucher avec une influenceuse qui a publiquement humilié son père. Peut-être même qu'il se demande si c'est possible, avec cette prothèse.

Je croise les mains sur mon moignon. Je déteste mon moignon, je l'aime. Parfois j'oublie qu'il me manque une jambe, surtout quand je suis ivre. Ma jambe n'est plus là, mais j'ai l'impression qu'elle existe encore. De même que j'ai l'impression de trahir Mo, alors que cela ne va plus depuis des mois.

Je suis aveugle. Je ne vois pas ce qui a disparu. Je me lève et remonte la fermeture de ma combinaison. Mo en a une autre. Moi, j'ai des fantômes.

*Ouvrage publié avec le soutien de
Flanders Literature (flandersliterature.be)*



La seconde citation en exergue de l'ouvrage est extraite de *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway, traduit de l'anglais par Marc Saporta.
© Éditions Gallimard, 1964 et 2011, pour la traduction française.

Titre original :

ZIE MIJ GRAAG

© Sarah Meuleman en Lebowski Publishers,
appartenant à Overamstel Uitgevers B.V., Amsterdam, 2021.

Tous droits réservés.

*Cette traduction est publiée en accord avec Cecile B Literary Agency,
New York, et l'Agence Deborah Druba, Paris.*

SARAH MEULEMAN

AIMEZ-MOI

Quinze ans après l'accident qui a failli leur coûter la vie, Aimée et sa sœur Margot s'efforcent, chacune à sa manière, d'oublier. Le passé les rattrape lorsque leur père, un célèbre écrivain flamand qui était au volant au moment du choc, se retrouve mêlé à une affaire de disparition.

Pouvons-nous pardonner à nos parents leurs erreurs ? À quelles histoires nous raccrocher pour ne pas sombrer quand la réalité nous blesse ? Aimée, devenue influenceuse, va mener l'enquête, en y impliquant ses nombreux followers.

Grâce à un habile jeu de miroirs, Sarah Meuleman nous plonge dans une vertigineuse réflexion autour de la puissance de la narration et de la mise en scène de soi. Empruntant aux codes du thriller psychologique, *Aimez-moi* explore avec finesse les liens qui unissent et brisent les familles.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

Bruges, à l'époque

Première partie : Le #momentAimée

Amsterdam, Aimée, 300 K followers

Amsterdam, Aimée, 300 K followers

Cette édition électronique du livre
Aimez-moi de Sarah Meuleman
a été réalisée le 27 mai 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072998683 - Numéro d'édition : 548289)
Code produit : U47998 - ISBN : 9782072998720.
Numéro d'édition : 548293

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.